

Images et visages des Hautes-Fagnes
Evolution d'un paysage et de sa perception

Serge Nekrassoff

Introduction

Les Hautes-Fagnes exercent une fascination sur leurs visiteurs depuis maintenant plus d'un siècle. S'interroger sur cette fascination conduit nécessairement à en rechercher les raisons. S'agit-il de critères objectifs ou bien d'autant de traits émotionnels perçus par des usagers, des visiteurs d'autrefois, et transmis aux générations suivantes ? Si cela est le cas, dans quelles mesures leurs témoignages ont-ils altéré la réalité historique, exagéré des caractéristiques du milieu ? En d'autres termes, les images des Hautes-Fagnes véhiculées aujourd'hui sont-elles représentatives des vrais visages qu'elles ont présentés au fil des siècles ?

Certes, le visiteur contemporain ne craint plus de cheminer en Fagne. Les promenades sont balisées et le GSM en poche rassure. La Baraque-Michel n'est plus un lieu difficilement accessible. A l'exception de quelques jours durant l'année, où la neige recouvre ses voies d'accès, il ne faut que dix minutes en voiture pour l'atteindre depuis les villages de Jalhay ou de Sourbrodt. Ce même visiteur reste cependant convaincu que ce milieu était autrefois un rude purgatoire pour les habitants installés à sa périphérie. Il croît volontiers que la nature, là-bas, ne s'est pas laissée domestiquer. S'il y a eu lutte avec l'homme, elle a conservé longtemps l'avantage, ne consentant à livrer ses maigres ressources qu'au prix fort. Et comme si cela ne suffisait pas, la région était réputée meurtrière, sauvage, dotée d'une conscience mal intentionnée, toute entière occupée à perdre le voyageur qui s'y aventurerait. Tout ce qui précède n'est pas totalement faux. Mais c'est aussi le cas pour bien d'autres régions proches. Nous pensons évidemment à l'Ardenne.

Par contre, notre visiteur sera souvent surpris d'apprendre que l'homme a entrepris très tôt d'exploiter les ressources du haut plateau. Or, l'image d'une Fagne arpentée, traversée, essartée, pâturée, fauchée, dont le visage a été radicalement modifié par les activités humaines n'est pas immédiatement concevable. Au premier abord, les Hautes-Fagnes évoquent davantage un désert marécageux, presque impénétrable, qu'un champ exploité régulièrement. Il semble aussi qu'au-delà de cette constatation, la capacité de l'homme à bouleverser son environnement ne soit envisageable que dans un contexte récent. En définitive, l'engouement pour le milieu fagnard est au moins partiellement le produit d'une méprise : l'attrance pour les espaces vierges et la nature sauvage.

Notre intention est de rechercher les origines de ces images qui se sont constituées en marge de la réalité historique, beaucoup mieux connue aujourd'hui grâce à de nombreuses recherches scientifiques. Il s'agit de suivre leur évolution et de déterminer par quels « canaux » elles ont été véhiculées. Enfin, il nous est apparu légitime de corriger cette figure inhospitalière. La relation ancienne entre l'homme et le milieu fagnard est loin d'avoir été facile. Si l'homme y a beaucoup peiné, la Fagne lui a beaucoup donné pour lui permettre de subsister. C'est ce que nous aimerions montrer.

Pour étayer notre réflexion, nous avons essentiellement étudié les textes anciens. Ils représentent la matière la plus abondante et sans doute la plus diversifiée. Le Moyen Age et une large partie des temps modernes livrent une large gamme d'écrits officiels et administratifs pour retracer l'histoire du haut plateau. Actes de donations, testaments, délimitations territoriales, règlements de pratiques agropastorales sont autant de documents importants qui nous informent sur l'histoire de la région et sur les rapports que l'homme entretenait avec le milieu. S'ils nous livrent peu « d'impressions », en revanche, ils attestent une fréquentation et une exploitation de la Fagne dès le Moyen Age.

A partir du 18^e siècle, des sources narratives viennent enrichir la documentation : récits de voyageurs, de randonneurs, littérature touristique, écrits d'érudits ou de scientifiques. L'historien ne trouvera pas toujours dans ces témoignages un matériel de premier choix. Leurs auteurs ne sont souvent que des observateurs occasionnels, peu informés sur le milieu qu'ils traversent, plus facilement impressionnés par celui-ci. Les faits, les dates qu'ils mentionnent doivent être appréciés avec prudence. Les explications à caractère scientifique sont soit approximatives et doivent être sensiblement corrigées, soit totalement erronées. Rappelons que notre démarche implique avant tout la recherche des impressions suscitées par le paysage fagnard. Peu importe si le témoin se fourvoie. Si sa notoriété est grande, son témoignage peut acquérir un grand poids. Le lecteur ne nous en voudra donc pas si nous n'appliquons pas une critique systématique à tous les documents retenus.

Nous avons souhaité, autant que possible, donner l'occasion de prendre connaissance des textes qui ont documenté cette étude. Bon nombre d'entre eux ont été reproduits in extenso. Accessoirement, ce choix contribue à faire de ce travail une forme de recueil de textes fagnards d'autrefois. Des termes, des expressions apparaîtront souvent excessifs ou inappropriés. Les voyageurs parlent de montagnes, de déserts, ils imaginent être parvenus au bout du monde. Il faut dès lors se rappeler que le sens des mots évolue au fil du temps, ainsi que la perception des paysages. Il y a un siècle encore, le fagnard appartenait à la civilisation du pas. Il convient donc de garder à l'esprit le contexte et les modes de vie ancestraux pour apprécier plus justement les témoignages présentés. Ils sont d'autre part retranscrits dans leur orthographe originale. Le lecteur ne s'étonnera donc pas de rencontrer des formes et des tournures oubliées, ou fautives quand l'auteur ne maîtrise pas correctement les règles de l'écriture.

Evidemment, nous avons eu recours à d'autres sources d'information. Les cartes géographiques anciennes ont particulièrement retenu notre attention. Plusieurs d'entre elles sont des documents de premier ordre grâce à leur précision et leurs détails. Le paysage lui-même a conservé des indications précieuses. Ne serait-ce que les traces innombrables de chemins anciens qui viennent contredire une image de lande désertique redoutée par l'homme. Enfin, nous avons consacré un chapitre aux légendes. Dans ces récits subsistent quelquefois une part des impressions des autochtones. Ceux-ci ont rarement pris la parole autrefois. On leur a peu donnée, d'où la rareté des témoignages oraux pourtant si précieux.

Par contre, nous n'avons pas tenu compte des dessins, peintures, cartes postales, photographies qui apporteraient nécessairement leur lot d'enseignement. Ces documents iconographiques se multiplient considérablement à partir du début du 20^e siècle, soit au moment où l'exploitation des Hautes-Fagnes arrive au terme de sa phase de mutation. La plupart des pratiques agropastorales ancestrales sont déjà tombées en désuétude au profit des plantations de résineux. Cette transition est la limite chronologique qui nous a semblé appropriée au cadre de ce travail.

L'ouvrage est partagé en deux parties. Dans la première, nous examinons des documents qui, à notre avis, ont participé à construire, ou à renforcer, les images du milieu fagnard. Dans la seconde, nous avons rassemblé ceux qui rendent compte plus fidèlement de ses visages et des rapports entretenus avec l'homme. Le critère principal de répartition n'est pas nécessairement la bonne connaissance du milieu par le témoin. Celle-ci compte, évidemment. Mais c'est plutôt son aptitude à communiquer des informations le plus objectivement possible ou à les exposer sans fard qui a déterminé notre choix. Le poète Albert Bonjean et le lieutenant Felden, forestier de l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche, voilà bien deux personnages qui ont arpenté la Fagne de long en large. Le premier est un artiste talentueux, le second un fonctionnaire appliqué. On comprendra toute la marge qui sépare leurs témoignages respectifs. Le type de document doit aussi être pris en considération. Le récit d'un voyageur relate ordinairement des impressions, un rapport de délit s'efforce d'exposer des faits. Chaque cas peut toutefois être discuté. D'ailleurs, nombreux sont les documents qui n'appartiennent pas tout entier à l'une ou l'autre de ces deux catégories. Cette répartition nous est cependant apparue nécessaire pour l'organisation de notre propos.



Grâce à la confrontation de ces nombreux témoignages, nous pensons pouvoir tenter une reconstitution des visages du milieu fagnard au fil des siècles, et mesurer l'écart qui les sépare des images que nous en avons aujourd'hui. La démarche est délicate, car elle ne se base sur aucun critère totalement objectif et elle donnera nécessairement lieu à des corrections et des ajustements. Au lecteur de juger si elle se révèle pertinente.

Un paysage ouvert, désolé et inhospitalier

Dans leur intégrale solitude, rien de plus majestueusement désolé que les Hautes-Fagnes de la Belle-Croix et de la Baraque-Michel.¹

Bon nombre de promeneurs ont encore aujourd'hui du mal à imaginer le paysage fagnard sans ses massifs d'épicéas. A la fin du 18^e siècle, la carte de Ferraris reproduit pourtant un paysage bien différent. La lande occupe la majeure partie de l'espace. C'est un contraste frappant avec les paysages reconstitués par les études de paléobotanique pour les dix derniers millénaires. Car, avant l'intervention de l'homme, la forêt couvrait bel et bien l'essentiel du haut plateau. Les pollens fossiles retrouvés dans les tourbières en témoignent. Depuis la fin de la dernière glaciation, il y a environ 10.000 ans, jusqu'au Moyen Age, les Hautes-Fagnes ont connu divers couverts forestiers. S'y mêlaient dans des proportions variables le hêtre, le chêne, le bouleau, le saule, le noisetier, l'aulne, ou encore le pin sylvestre. A peine quelques centaines d'hectares sont alors naturellement dépouillés d'arbres, domaine des tourbières actives, où la nappe aquifère se maintenait de manière constante proche de la surface du sol tourbeux.² Lorsque la couche de tourbe y atteignait plus d'1m50, les arbres n'avaient plus de chance de survie.



Paysage de lande, à la Croix des Fiancés au début du 20^e siècle (Collection SSHF)

La forêt succombera peu à peu, victime de l'impact des activités humaines : coupe des bois, culture (écobuage), fauchage, pâturage, extraction de tourbe. Le paysage s'ouvre progressivement. L'homme ne laisse subsister que quelques lambeaux de la forêt originelle et, par ses pratiques, empêche le repeuplement par les arbres. En 1775, l'abbé de Feller ne se trompe pas lorsqu'il écrit : *les vues sont immenses dans ce*

¹ Louis DELATTRE, *Le Pays Wallon*, Bruxelles, J. Lebègue & C^{ie}, [1905], p. 201.

² René SCHUMACHER, Maurice STREEL, *Les Hautes-Fagnes, une nature hostile*, dans *Les hommes et les Hautes-Fagnes*, Haute Ardenne, 1994, p.12.

désert, et le pays que le voyageur découvre le dédommage, en quelque sorte, de la nudité de celui où il se trouve.³

A la fin de l'Ancien Régime, la région, comme l'ensemble de l'Europe en général, a vu se réduire l'essentiel de sa couverture forestière. Quant aux plantations de résineux, elles n'en sont encore qu'à leur début. C'est donc à ce moment que les voyageurs peuvent découvrir les plus vastes étendues de landes de l'histoire du plateau fagnard. Elles s'étalent à perte de vue, avec peu de repères, sinon quelques arbres isolés, épargnés pour guider le voyageur et l'empêcher de s'égarer. Le caractère « ouvert » du milieu est donc parfaitement conforme à la réalité. Comparer les Hautes-Fagnes à un espace où règne la désolation n'est par contre pas totalement justifié. Nous verrons plus loin qu'elles ne manquaient pas de ressources. Elles étaient d'ailleurs vitales pour l'économie locale, même s'il s'agira longtemps d'une économie précaire. Le haut plateau est donc régulièrement fréquenté par les populations avoisinantes et traversé par de nombreux chemins. L'aspect désertique est pourtant évoqué fréquemment dans tous les types de documents analysés : rapports administratifs, études économiques, publications scientifiques, la littérature touristique, des correspondances.

*Cet arrondissement [l'arrondissement de Malmedy], tel qu'il est aujourd'hui, occupe à lui seul la moitié de la surface du département [de l'Ourthe]. Il est, au Sud, hérissé de montagnes, dont l'élévation augmente progressivement; celles de la seconde ligne se termine par de vastes plateaux d'environ 425 mètres de hauteur. Ces montagnes paroissent avoir été, dans des siècles reculés, couvertes de forêts de bouleau. Le fond du sol est d'ardoise qui, décomposée en partie, y produit une couche d'argile, à travers laquelle les eaux ne peuvent s'infiltrer; ce qui donne naissance à ce qu'on nomme les fagnes ou fanges, vaste espace de terrain très élevé, inhabité & inhabitable; véritable désert, sans chemins, sans productions, qu'il est impossible de traverser sans guide, & dont le sol n'est ferme & praticable que pendant les trois mois les plus secs de l'été.*⁴

Plusieurs de ces propos sont excessifs ou incorrects. Si la supposition d'une forêt originelle disparue est exacte, elle n'était pas, en revanche, composée uniquement de bouleaux. La rigueur du climat, les difficultés de la traversée ne sont pas exagérées, mais les chemins étaient nombreux et le sol est à nouveau ferme en période de gel.

Notons ici, que l'emploi des termes *désert* et *montagne* ne renvoyaient pas aux mêmes images qu'aujourd'hui. C'est précisément ce genre de descriptions qu'il faut traiter avec prudence, sans créditer nos aïeux de nos modes de perception contemporains. Au 18^e siècle, le terme montagne s'applique également à des paysages qui présentent un changement important d'altitude. Le haut plateau fagnard correspondait alors à ce critère. Mais *désert* et *montagne* ont aussi une connotation négative. Des études consacrées à la perception des paysages autrefois montrent qu'ils étaient associés à la

³ Abbé de FELLER (1735-1802), *Itinéraire, ou voyage de Mr l'Abbé de Feller en diverses parties de l'Europe*, Liège, F. Lemarié, 1822, p. 288.

⁴ *Quelques souvenirs sur le Pays de Liège suivis d'un précis statistique du département de l'Ourte*, Liège, J. Desoer, 1804, pp. 49-50.

laideur et au chaos.⁵ Dans cet esprit, une forêt pouvait très bien être qualifiée de désert ! Les Hautes-Fagnes apparaissaient vastes, rebelles et sauvages. Et elles possédaient encore un autre trait considéré comme repoussant à cette époque : la présence de marais et d'eaux stagnantes. Ces milieux étaient connus pour exhaler des substances qui corrompaient dangereusement l'atmosphère. Ils souffraient d'une réputation exécrationnelle qui se perpétuait depuis l'Antiquité. Hippocrate les rendait responsables de la transmission de maladies. Pendant des siècles, la science se référerait au savant grec et assimilera les marais à de véritables bouillons de culture qu'il convenait d'éviter. Le milieu fagnard a-t-il pâti de cette répulsion ? Nous n'avons trouvé qu'un bref commentaire qui semble aller dans ce sens. En décrivant un projet d'assèchement visant à l'exploitation de la tourbe, Thomassin, avance parmi ses arguments : [...] *et n'y eut-il que celui de rendre l'air salubre et le climat plus doux, ce seroit un motif suffisant pour fixer, sur cet objet, l'attention du gouvernement.*⁶

Quant au brouillard, si fréquent en Fagne, il connaît pareillement une image négative, mais pour d'autres raisons. Il est un lieu d'errance, de danger, de rencontre avec des âmes égarées ou néfastes. Un document inattendu nous révèle cette crainte ressentie par les voyageurs qui abordaient le haut plateau par mauvais temps. Il s'agit d'un passage du *Meteorologicorum* de Libert Froidmont, publié en 1627.⁷ L'auteur y expose sa théorie sur la nature des nuages et nous livre au passage des indications sur le trafic qui transitait par les Hautes-Fagnes.

Qu'est-ce que le nuage ?

Aristote nomme le nuage « hôriptôma », c'est-à-dire sécrétion. Le nuage, en effet, est formé partie d'une vapeur humide semblable à de la rosée et partie d'une exhalaison sèche. Souvent la vapeur tombe sous forme de pluie, l'exhalaison sous forme de brouillard. Cette chute est due à la pesanteur de la matière et à la foule des gouttes de pluie, chacune entraînant vers le bas l'exhalaison qu'elle renferme. De là vient que les endroits élevés et plus proches des nuages sont plongés dans le brouillard presque à chaque pluie, parce que celui-ci descend toujours sur un endroit avec les chutes de

⁵ Sur la perception des paysages autrefois, voir Alain CORBIN, *Le ciel et la mer*, Paris, Bayard, 2005, 118 p. et Alain CORBIN, *L'homme dans le paysage*, Paris, Textuel, 2001, 190 p. Il écrit, p. 89, *Le code de la beauté classique implique un espace limité, strictement bordé, soumis à l'homme : c'est la campagne riante. [...] Ce code impose la détestation de ce qui est vaste, de l'illimité, du désert, de la plaine, de l'immensité marine, de la forêt.*

⁶ Louis-François THOMASSIN, *Mémoire statistique du département de l'Ourte (commencé dans le courant de l'année 1806)*, Liège, L. Grandmont-Donders, 1879, p. 431. Il avait toutefois écrit précédemment (p. 20) que ces terrains tourbeux ne paraissaient *point nuisibles à la santé*. Louis-François Thomassin (Imling, Bavière 1768 – Liège 1825). Fonctionnaire attaché au département des finances du département de l'Ourthe sous l'occupation française et ensuite de la province de Liège.

⁷ *Meteorologicorum*, Anvers, Plantin Moretus, 1627, pp. 338-339. Libert Froidmont, théologien et scientifique (Haccourt 1587 – 1653), professa à Louvain. Il semble avoir été séduit par les théories de Copernic et de Galilée, mais son devoir d'obéissance à l'église le conduisit à les réfuter. Texte publié dans Hautes-Fagnes par Arsène BUCHET, *Un texte du XVIIe siècle sur le brouillard en Fagne*, dans *Hautes Fagnes*, 1946, fasc. 1, pp. 20-23.

pluie. Ignorant cette cause, les charretiers qui, de Liège, Visé et Maestricht transportent des marchandises vers le Palatinat rhénan à travers cette vaste lande couverte de bruyère du duché de Limbourg -la « Fagne » en langage populaire- supposent que c'est par magie et par un maléfice quelconque qu'un épais brouillard se répand sur cette lande à chaque pluie. Il y survient des ténèbres si épaisses, même en plein midi, m'ont-ils affirmé, qu'à plus de 15 pas ils ne voient rien et peuvent à peine distinguer leurs propres chevaux. Par cet argument, ajouté aux autres que j'ai énoncés de-ci et de-là, je veux démontrer que le duché de Limbourg et particulièrement cette lande est, de tout le Belgium, le point le plus élevé.

Voyage à Coö en 1735

Pour occuper leurs loisirs, les curistes en séjour à Spa avaient, comme option à leur programme, une excursion aux cascades de Coö, attraction touristique fort prisée en ce 18^e siècle. L'itinéraire décrit ici transite par les reliefs qui dominent la petite cité thermale. L'habitat s'est toujours tenu à l'écart des Hautes-Fagnes. Les villages se sont développés à sa périphérie immédiate, mais jamais au-delà. Cela impressionne nos promeneurs et renforce naturellement leur impression d'une région désertique laissée à l'abandon.

Nous partîmes dès 4 heures du matin et nous prîmes pour y aller le chemin de la Géronstère. Quand nous fûmes près de la fontaine, nous coupâmes sur la gauche par un chemin tracé à travers bois. De toutes les routes que nous avons faites aux environs de Spa, je n'en ai pas vu de plus rude, de plus triste, ni de plus solitaire. Il y a 3 lieues environ de Spa au Coö et je ne sai si nous vîmes trois maisons sur la route. Elle est en quelques endroits si sauvage, qu'elle inspire une secrète horreur, dont on ne peut se défendre qu'en bonne compagnie.⁸



N. de FER, Carte de Liège, Brabant, Limbourg, Namur, Juliers, Paris, 1705

⁸ *Amusements des eaux de Spa*, 2^e éd., Amsterdam, P. Mortier, 1735, p. 291.

C'est à la même image peu engageante que renvoie la majorité des cartes géographiques entre le 16^e et le 18^e siècle. La figuration des Hautes-Fagnes bénéficie d'un traitement graphique particulier qui les distingue clairement des régions avoisinantes. Elles sont représentées par une vaste étendue marécageuse, boisée ou montagneuse, certaines cartes associant ces trois caractéristiques. La mention d'*alta palus* (haut marais) est régulièrement utilisée pour désigner la zone. Elles sont aussi souvent situées à la périphérie de la carte, comme aux confins du monde connu. Elles s'apparentent ainsi à une « terra incognita » et apparaissent d'autant plus comme un espace à redouter. Comparativement, des parties de l'Ardenne, tout aussi inhospitalières, ne sont pas autant distinguées.

Sur les Fagnes spadoises au milieu du 19^e siècle

L'extrait suivant appartient à l'un des premiers succès de la littérature touristique consacrée à la Wallonie. Il s'agit du guide de Jérôme Pimpurniaux. Nous sommes à nouveau sur les hauteurs de Spa, plus exactement à Malchamps, au carrefour entre l'ancien chemin de la Vêquée et la route qui mène de Spa à Stavelot et Malmedy par la Sauvenière. Cette route fut aménagée à la fin du 18^e siècle et représenta un véritable progrès pour les communications régionales. Elle était partagée en tronçons délimités par des « barrières », entendez des points de passage, matérialisés par une barrière en travers de la voie, où était perçu un péage. Une d'entre elles avait été établie à La Sauvenière. Le site de Malchamps est donc traversé par un axe de communication fort fréquenté. De part et d'autre de la route, s'étendent des landes pâturées. Quelques décennies avant la visite de Pimpurniaux, le lieu fut même jugé suffisamment hospitalier pour accueillir une salle de jeux. En 1788, le prince-abbé de Stavelot y autorise effectivement la construction d'une salle de jeux pareille à celles en activité à Spa. Cette fois, les promoteurs sous-estiment les désagréments du milieu, qui n'est quand même pas un paradis. L'entreprise sera éphémère. L'endroit n'était pas particulièrement approprié et l'établissement est d'ailleurs rapidement surnommé *hautte folie* dans la région. Il semble qu'en 1800, un violent orage ait renversé définitivement le bâtiment.⁹

Quant à la Vêquée, elle est un des chemins les plus célèbres parmi ceux, nombreux, qui traversaient les Hautes-Fagnes. Au sud de Spa, elle suivait la ligne faîtière qui sépare les bassins de la Vesdre et de l'Amblève. Cette caractéristique a longtemps compté pour justifier son origine romaine.¹⁰ L'hypothèse est cependant sans fondement historique ou archéologique. La première mention écrite du chemin ne remonte qu'au milieu du 16^e siècle. Elle peut cependant être considérée comme une

⁹ Dans sa toponymie de Francorchamps, Louis Remacle relève à Malchamps le toponyme *Vauxhall*, qui correspond à l'appellation de cette maison de jeu. Louis REMACLE, *Toponymie des communes de Stoumont, Rahier et Francorchamps (III)*, dans *Bulletin de la Commission Royale de Toponymie et Dialectologie*, tome LI, 1977, p. 80. Voir aussi A.E.L., *Stavelot-Malmedy*, Principauté, 814, f° 130 et *Stavelot-Malmedy*, Abbaye, 367, p. 146.

¹⁰ Les voies romaines suivaient fréquemment les lignes faîtières. Cette caractéristique permettait d'éviter les accidents du relief, mais offrait aussi un avantage stratégique : une vue dominante sur les alentours.

voie de grande communication, le long d'une ligne de crête, sans traverser aucun village pendant des kilomètres. En revanche, plusieurs endroits sur son tracé ont connu des établissements qui ont fait office de relais d'étapes : Hautregard, Vertbuisson, la Cense Gilson et peut-être aussi le fameux *Hospitale* de Cockaifagne dont nous aurons l'occasion de reparler. Au 19^e siècle, la Vêquée cheminait encore à travers des landes qui offraient une vue particulièrement dégagée.

Après avoir dépassé les bois qui entourent Spa d'une ceinture de verdure, nous apercevons ces plaines élevées et marécageuses appelées ici fagnes et haut marais - hohe venn- chez nos voisins allemands. La côte continue à être rapide et le soleil ardent. Néanmoins, à mesure que nous avançons, la chaleur devient plus modérée, et quand, au bout d'une heure et demie, nous atteignons le sommet, un vent frais nous caresse le visage ; il vient fort à propos tenir lieu d'une ombre, qui, dans ce pays dénudé, n'existe qu'à l'état de souvenir ou sous les ombrelles de nos compagnes. Pas d'arbres, si ce n'est quelques chétifs sorbiers plantés le long de la route, et qui ne parviendront jamais à percer la couche de terrain argileux offerte à leurs racines ; puis, de loin en loin, une hutte, dont les misérables habitants s'efforcent péniblement de gagner, sur la bruyère qui les étreint, le jardin destiné à les nourrir.

*Nous voici en présence d'une grande croix de bois. Plantée, il y a longtemps, près d'une cabane qui sert de domicile à un poste de douaniers, elle porte le nom sinistre de croix de Malchamps – mauvais champ ; c'est un endroit tristement renommé pour les nombreux meurtres dont il a été le théâtre autrefois.*¹¹

En définitive, Pimpurniaux insiste sur la rudesse, la stérilité et les dangers du milieu. Tout avait pourtant bien commencé pour nous laisser une impression plaisante. Après une ascension sous un soleil d'été accablant, l'arrivée à Malchamps est rafraîchissante. L'auteur n'en dira pas plus sur les attraits de la Fagne estivale. Par la suite, le texte ne compte plus aucun adjectif ou adverbe à connotation positive. Par contre, la liste de ceux à connotation négative est éloquente : *dénudé, chétif, jamais, misérable, péniblement, sinistre, mauvais, tristement*. Ce lieu méritait-il un tel acharnement ? L'effet recherché n'aurait probablement pas été atteint avec une relation plus objective. Fallait-il omettre de mentionner les quelques bâtiments qui existent à ce moment à Malchamps et figurent sur la carte de l'Institut Géographique National publiée en 1853. A moins qu'il ne s'agisse de la cabane des douaniers et de la misérable hutte. Et Pimpurniaux achève de grossir le trait en gratifiant l'endroit d'une réputation de coupe-gorge apparemment justifiée par la présence d'une croix. Cette croix existait bel et bien, mais avait fait office, sous l'Ancien Régime, de jalon frontalier entre le marquisat de Franchimont et les terres des abbayes de Stavelot-Malmedy !

Durant la bonne saison, les voyageurs occasionnels pouvaient éprouver des difficultés à trouver leurs repères. Ce n'était sans doute pas le cas des autochtones. Toutefois,

¹¹ Sur le chemin de Spa à Malmedy. Jérôme PIMPURNIAUX, *Guide du voyageur en Ardenne, ou excursions d'un touriste belge en Belgique. 1^{ère} partie*, 2^e éd., revue, corrigée et un peu augmentée, [1858], Bruxelles, Librairie Polytechnique de A. Decq, Edition anastatique, 1981, p. 10.

pour les uns comme pour les autres, dans la lande, la plupart de ces repères disparaissaient sous une couche de neige. Son manteau uniforme dissimule les fondrières qui peuvent devenir des pièges mortels. C'est certainement en hiver que le rapprochement avec le « désert » est le plus pertinent. Mais les habitants connaissaient une parade pour limiter ce danger. De hauts poteaux étaient plantés le long des chemins. Nous n'avons toutefois pas pu déterminer si cette pratique était généralisée sur tout le haut plateau.

Me voici en pleine Fagne [ndlr : entre La Géronstère et Court]. Il est probable que, du lieu élevé où je me trouve, on jouit d'un coup-d'œil magnifique. Pour moi, c'est en ce moment lettres closes. Si la pluie tombe moins dense, le brouillard a redoublé d'épaisseur, et je ne vois pas à dix pas à l'entour. Il me faut avancer avec précaution : la Fagne est une plaine marécageuse et inculte, où les chemins sont peu frayés, attendu qu'on peut circuler partout ; parfois, il est fort difficile de reconnaître, sur les joncs, l'herbe ou la bruyère, les traces de ceux qui nous ont précédés. Mon embarras n'est pas mince ; c'est la première fois que je traverse ces lieux, je suis seul et je n'ai rien pour m'orienter. Un paysan, avec qui je me suis croisé en quittant la Géronstère, m'a recommandé de suivre soigneusement les poteaux indicateurs que je ne dois pas tarder à rencontrer. L'avis est bon, et je me promets d'en faire mon profit.

Bientôt en effet se présente le premier de ces poteaux. Ce sont de grands troncs d'arbres fichés en terre à des intervalles inégaux, pour guider le voyageur, quand la neige couvre ces plaines fangeuses, ou quand règne, comme aujourd'hui, une brume qui pénètre de plus d'humidité que de reconnaissance. Au bout d'une deuxième heure de marche, j'aperçois un champ de seigle ; le village de Court ne doit plus être éloigné ; j'y arrive effectivement quelques minutes après.¹²

Les Fagnes de la Baraque-Michel

Dès la fin du 19^e siècle, Charles-J. Comhaire consacre de nombreuses recherches à la région des Hautes-Fagnes. Son intérêt est scientifique et il publiera maints articles dans des revues spécialisées. Parallèlement, il contribue à la publicité du haut plateau en prêtant sa plume à des quotidiens ou encore en menant des randonnées guidées et commentées. En introduction d'une étude sur l'habitat fagnard, il nous livre une courte description du milieu. S'il s'attarde légitimement sur ses particularités botaniques, zoologiques et climatiques, il adopte néanmoins un ton qui subtilement nous laisse une impression d'austérité, à nouveau par le choix d'adjectifs appropriés.

Je ne crois pas devoir vous décrire longuement la région des Hautes-Fagnes (); beaucoup d'entre vous connaissent ces sauvages marais couvrant les hauts plateaux qui avoisinent les deux points culminants de notre pays, la baraque Michel et la baraque de Fraiture, ces montagnes d'où l'on voit les horizons s'étagier dans les brumes les plus lointaines. Je n'étendrai pas ma description à ce paysage inculte et désert qui saisit l'âme de tout observateur quelque peu impressionnable et le charme, ni sur les tourbières où flottent les panaches des blanches linaigrettes (dell' tchihoule),*

¹² Jérôme PIMPURNIAUX, *Ibidem*, p. 122-123.

*ou le courlis au ventre immaculé, le noir épervier et le ramier rougeâtre sont quasi les seuls animaux que l'on voie fuir devant ses pas; ni ces étendues de bruyères aux teintes violacées en septembre, où le pin rabougri et l'âpre genévrier sont les seuls arbustes qui puissent résister au vent perpétuel qui souffle en ces régions. La lisière de la fagne et les vallons sont couverts de bois épais où dominent le hêtre, le sapin, le pin, le bouleau, le chêne; au fond des ravins dégringolent les torrents charriant des blocs de rochers après chaque orage, timides ruisselets par les temps secs. C'est dans ces gorges que le voyageur apercevra, rares et disséminés, les hameaux, plus souvent des habitations isolées portant toutes un nom, parfois quelque champ d'un seigle nain ou d'une avoine clairsemée, une prairie, un marécage plutôt, à l'étendue restreinte.*¹³

Durant l'administration française, Louis-François Thomassin dresse une description détaillée du nouveau département de l'Ourthe intégrant, entre autres, des données géographiques, économiques, culturelles, scientifiques, démographiques.¹⁴ Quelques passages qu'il consacre aux Hautes-Fagnes, suffisent à convaincre les voyageurs de détourner leur chemin et les entrepreneurs à renoncer à toute exploitation même si, dans d'autres chapitres, il énoncera toutefois quelques propositions de mise en valeur.

C'est ce terrain criblé de trous bourbeux, dont la plupart ne sont plus apparents, à l'exception de ceux ouverts depuis quelques années (ndlr : les fosses d'extraction de tourbe), qui forment, ce qu'on appelle avec raison, les Fagnes. Les inconvénients qui résultent de l'existence de ces Fagnes sont considérables, et les effets trop fâcheux pour qu'on ne les fasse pas connaître.

Une immense quantité de terrain, qui pourroit être cultivée, se trouve plongée sous les eaux. Ces eaux sont stagnantes et entretiennent l'air d'une humidité constante qui rend le climat dur et froid, et l'un des plus difficiles à habiter.

*Elles occasionnent fréquemment des brouillards, tellement épais, qu'on ne peut apercevoir à deux pas de soi; et quand les voyageurs traversant les Fagnes, se trouvent surpris par les brouillards, ils s'y égarent souvent de telle sorte qu'ils périssent après avoir erré pendant un ou plusieurs jours. Après les pluies le terrain, partout fangeux, devient si mouvant, que le voyageur est obligé de s'écarter du chemin qu'il suit, et quand, dans semblable circonstance, il est surpris par les brumes, il est presque impossible d'échapper au danger de périr dans ce désert : chaque année, on voit ces fâcheux évènements se renouveler.*¹⁵

Sous le régime hollandais, le baron Ferdinand del Marmol était chargé de l'administration et de l'inspection des forêts de la province de Liège. L'Hertogenwald est donc de son ressort. A cette époque, le domaine est loin d'être occupé intégralement par la forêt. Près de sa moitié est couverte de landes détrempées. En 1819, il en fait une description peu engageante, avec cette fois une brève allusion aux conditions estivales. L'endroit est à nouveau apparenté à un désert qui donne partout

¹³ Ch. J. COMHAIRE, *L'habitation dans les Hautes-Fagnes de l'Est*, dans *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Bruxelles*, Bruxelles, 1894, t. XIII, 1894-1895, pp. 261-262.

¹⁴ Louis-François THOMASSIN, *Op. cit.*

¹⁵ Louis-François THOMASSIN, *Op. cit.*, p.21.

*l'image d'une nature brute, sauvage et en désordre ; désert inabordable en hiver, par l'abondance des neiges qui le recouvrent, et des eaux qui le noyent, et qu'on ne peut habiter l'été, sans être assailli d'une nuée de moucheron et d'insectes venimeux, qui causent des pustules sur toutes les parties du corps qu'ils peuvent atteindre.*¹⁶ Gardons toutefois à l'esprit, pendant la lecture de ces lignes, que ces inspections se font peu de temps après le régime français. Rendre celui-ci responsable de l'état déplorable de cantons forestiers et avoir ainsi une occasion d'exagérer les dégâts était commode.

Les descriptions qui précèdent s'attachent aux moments où les Hautes-Fagnes sont les plus inhospitalières. Elles sont rarement évoquées à la bonne saison, lorsque les conditions sont plus clémentes, voire agréables, lorsque les habitants des villages voisins viennent en nombre y travailler. Cette fréquentation saisonnière est rappelée par cet extrait d'un rapport daté de 1768 : [...] *il y a icy [ndlr : environs de Mon Piette et Waroneux] un chemin venant de Jealhaye, pays de Liège, qui conduit dans les forêts et fanges royales, qui est fort peu fréquenté, sinon en tems des transports des bois, charbons, foins des fanges et litière.*¹⁷

Les traits attrayants du milieu sont dissimulés, les ressources qu'il offre aux populations locales minimisées. Mais il y a bien pire. Non contente d'être désolée et inhospitalière, la Fagne a aussi la réputation d'être une redoutable meurtrière.

¹⁶ Texte cité dans Pierre-Alain TALLIER, *Forêts et propriétaires forestiers en Belgique de la fin du XVIII^e siècle à 1914*, Bruxelles, Académie Royale de Belgique, Classe des Lettres, 2004, p. 320.

¹⁷ *Description de la route depuis Eupen par les Fanges, où l'ancien pavé se trouve, jusqu'au village de Saurbrodt*, copie conservée à ULg, Bibliothèque Centrale, Département des Manuscrits, Archives Léon Frédéricq, M36-M37.